

CARLOTTA IKEDA
COMPAGNIE ARIADONE

ZARATHOUSTRA

VARIATIONS

DOSSIER DE PRESSE

Contact :

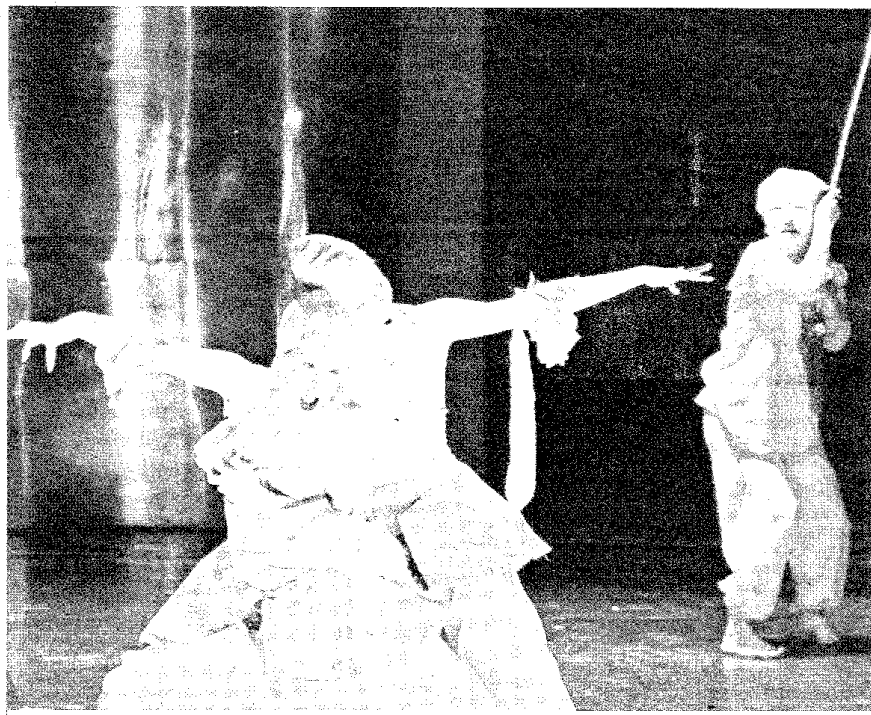
Samuel DESSENOIX / Aurélie FAVRE
64, rue Surson - 33 300 Bordeaux
Tel (33) 05 56 39 16 77 - ariadone@wanadoo.fr
www.ariadone.fr

DANSE. Installée à Bordeaux et dansant avec sa compagnie à travers le monde, Carlotta Ikeda a présenté sa nouvelle création au festival girondin Tendances

Ikeda en beauté

Langon vient de fêter le cochon durant le week-end dernier; avec foire-expo, cochonnailles et l'inévitable championnat du monde du cri du cochon. Face au porc dans tous ses états, le centre des Carmes créait l'évènement dans un autre genre de culture avec le dernier spectacle de Carlotta Ikeda. Disons-le tout de suite, la nouvelle chorégraphie de cette Japonaise, installée en France depuis vingt-cinq ans et posée à Bordeaux depuis 1997 avec sa compagnie (Ariadone), est magnifique. Après « Toguè », spectacle inégal monté en 2002 sur la musique rock du groupe Spina, « Zarathoustra Variations » porte Ikeda au sommet de son art, dans la veine de son « Sacre du printemps » (« Haru no Saiten »), de « Tampopo » ou de « Aï Amour ». Aux qualités d'Ikeda s'est ajoutée ici la marque du chorégraphe Ko Murobushi, talentueux complice du travail d'Ariadone. Si la Fête du cochon à Langon a son charme, y voir Ikeda en résidence de travail et en création mondiale (pour le festival girondin Tendances) est un grand moment.

L'envoûtement. Salle comble aux Carmes, représentation supplémentaire dimanche dernier pour un total de quelque 800 spectateurs : vingt-cinq ans après une première version de « Zarathoustra » qui avait marqué Sigma à Bordeaux, cette nouvelle œuvre pour six danseuses autour de Carlotta est le fruit d'un énorme travail de la chorégraphe avec Ko Murobushi, bien loin de la danse butô des débuts. Dès le premier tableau, devant cette fille renversée



Langon (33). « Zarathoustra » porte Ikeda au sommet de son art

PHOTO LAURENCE LOT

comme à l'origine du monde, l'envoûtement gagne et cloue le public. Entre une maîtrise de la lenteur glissant comme des caresses et la célébration d'une primitive violence, Ikeda développe son art, pathétique dans sa longue robe cramoisie, porteuse d'émotion pure devant une salle qui ne respire plus. Duos sculptés sous les savants traits de lumière d'un Loustau-Carrère en grande forme, entre ultra-féminité et sauvagerie de gorgones, Oliá Lydaki et ses partenaires ondulent dans l'ombre, s'habillent de quelques notes de piano, rampent sous la pluie

de sel d'une mer renversée et rient.

Dans le monde entier. Portée par le soutien de la Région (Oara) et de la Gironde (Iddac), la compagnie de cette artiste mondialement reconnue et basée à Bordeaux demeure paradoxalement peu présente à l'affiche dans la capitale aquitaine : depuis les années Sigma, Bordeaux a programmé Carlotta Ikeda à l'opéra (avec « le Sacre du printemps »), à l'affiche de Novart (au TNT) et au Port de la Lune pour « Toguè », mais ces passages sont furtifs et le public demeure en manque.

Les créations d'Ariadone (dix-huit en trente ans) tournent entre Florence et Saint-Petersbourg ou de Copenhague à Jérusalem en passant par Avignon, Biarritz et Arcachon; « Toguè » continue sa tournée, « Zarathoustra » sera présenté le 18 mars en Italie (Orvieto) et le 20 mai à Chalon-sur-Saône, avant d'être de nouveau en Aquitaine pour Mimos à Périgueux début août. Saintes le voudrait au Gallia, Périgueux (l'Odysée) est enthousiaste; on attend à présent Bordeaux, avec l'espoir de sa venue au TNBA-Port de la Lune ou au Grand-Théâtre pour la saison prochaine.

Reconnaissance tardive

Le butô est en train de connaître non pas une renaissance – il n'était pas mort – mais une reconnaissance. Il cesse d'être une pratique étrange pour être enfin tenu pour ce qu'il est, une technique radicale, apportant énormément à l'art chorégraphique d'aujourd'hui.



Togué, de Carlotta Ikeda, par la compagnie Ariadone.

ENTRE LE SUCCÈS DES HIVERNALES, où Carlotta Ikeda fut partout et la présence, en avril, de Sankai Juku à la Maison de la danse de Lyon, un troisième événement vient confirmer la vigueur du butô. Ko Murobushi recrée son *Zarathoustra* (sous le titre *Zarathoustra variations*) au festival Tendance. Il ne s'agit pas d'une reprise de cette pièce majeure, créée à Tokyo, en 1980, par Ariadone, la compagnie de Carlotta Ikeda, mais d'une réinterprétation. L'une des provocations de cette pièce étant que, dans le droit-fil des pratiques de Carlotta Ikeda depuis près de dix ans, les danseuses ne seront pas exclusivement japonaises, comme à l'origine. Une façon de reposer à la danse d'aujourd'hui la question du butô, car si ce dernier est reconnu, il n'est pas certain qu'il soit accepté.

Un sentiment d'incompréhension

De nombreux contresens continuent à essaimer. Le plus courant est celui qui veut que le butô soit une réponse chorégraphique au bombardement d'Hiroshima. Les sources de la danse qu'impose Hijikata Tatsumi, avec *Couleur interdite* en 1959, intègrent Hiroshima, mais comment pourrait-il en être autrement. Pour autant, le surréalisme, Artaud, Sade ou la danse expressionniste allemande sont des repères tout aussi importants pour comprendre l'art d'Hijikata et de ses descendants. Lesquels ne constituent d'ailleurs pas la seule forme de danse moderne japonaise. Saburo Teshigawara ou Shiro Daïmon ne revendiquent aucun lien avec le butô. Tout aussi étrange sont les lectures qui tendent à en faire une danse « primitive ». Dans son ouvrage *Les Danses de la Terre*, Françoise Gründ, même avec des précautions, n'en

considère pas moins le butô comme un « exemple d'une tradition récente » qu'elle range entre le tournoisement des soufis et la danse des féticheuses de Côte-d'Ivoire... Ces exemples tendent à éclairer le sentiment d'une incompréhension que Carlotta Ikeda résume ainsi : « Les danseurs de butô ont volontiers accepté le rejet que les autres formes de danse ont fait subir au butô. Ils ont été expulsés du ballet classique, de la danse moderne et de la danse traditionnelle japonaise. » Le reproche de fond tend à tenir les disciples d'Hijikata pour des performeurs mystiques, quelque chose qui tiendrait à la fois des actionnistes viennois (Nitsch, Brus, Schwarzkogler, etc.) et d'un rituel nourri de shintoïsme. C'est-à-dire quelque chose de radicalement « antichorégraphique »* et qui pourrait certes interroger la danse, mais lui resterait extérieure. L'importance de cette reprise de *Zarathoustra* autant que la démonstration d'Ikeda avec *Togué*, montre que les pièces des chorégraphes butô existent, constituent un répertoire, qu'elles circulent en dehors du préjugé racial qui veut que seuls des Japonais seraient capables de les interpréter. Nous commençons à pouvoir apprécier que « le butô a beaucoup apporté à la danse contemporaine européenne. En particulier « la notion d'identité et d'humanité inscrite dans le corps », comme l'explique Carlotta Ikeda. Nous sommes en train d'assister à la démonstration de l'appartenance irrefragable du butô à l'art chorégraphique, ce qui n'était, et malgré les protestations, pas encore acquis.

Philippe Verrièle

* in *Regard vidéo sur la jeune chorégraphie en France*, Intermédia, 1991.

ESPACE DES ARTS

Une Leçon des Ténèbres signée Carlotta Ikeda

Le rideau se lève, dans la pénombre au fond, un corps allongé jambes écartées, est-ce une origine du Monde ? Référence au tableau sulfureux de Courbet, le spectacle Zarathoustra-Variations commence à peine que déjà les images se télescopent, la bande son oppressante accompagne les corps qui se meuvent, un jeu d'attraction et de répulsion qui ne cessera plus jusqu'à la fin.

La torsion constante, la musique — mais en est-ce bien une ? — distille stridences et distorsions puis ose les clins d'oeil, jazz, musique brésilienne...

Le Butô genre popularisé par la chorégraphe danseuse Carlotta Ikeda est, dit-on, une réponse à l'occidentalisation du Japon et aux horreurs d'Iroshima. Un pays dont on connaît tant de clichés, femmes soumises, traditions vivaces et parfois écrasantes, carcan social... il y a tout cela dans le spectacle de Carlotta Ikeda mais tellement plus.

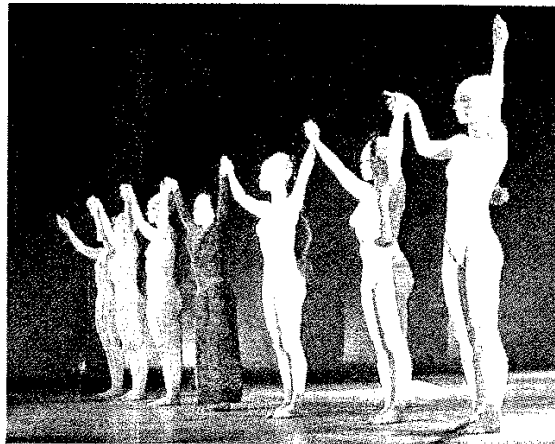
Il y a tout à la fois du Sacre du printemps, de la danse macabre et de la Leçon des Ténèbres, naissance d'une nouvelle forme où la danse objet plastique est théâtralisée à l'extrême. Les corps des danseuses couleur de pierre, couleur de cendre évoluent au ras du sol. La danse de Carlotta Ikeda est proche de la terre, ode à l'animalité qui par mi-

racle s'apaise à chacune de ses apparitions.

Telle l'impératrice rouge, hiératique dans sa robe couleur de sang, visage livide percé de deux fentes, deux yeux fixes, la sexagénaire danse à petits pas comptés. Une éloge de la lenteur, de la précision toute dans la tradition japonaise, un chant des Ténèbres enfin apaisant. Une tradition vite démentie par

l'apparition de petites punnettes toute de résilles vêtues bougeant sur des rythmes anglo-saxons.

On pressent les interrogations d'un Japon moderne écartelé entre deux époques, deux manières de vivre. La nudité si inhabituelle dans ce pays est la règle chez les danseuses mais une nudité plutôt virginale que provocante.



Un final ritualisé à l'extrême, salut aux dieux tutélaires de la danse et aux spectateurs

Spectacle d'une esthétique poussée à l'extrême, théâtre du geste, théâtre de l'émotion, ce Zarathoustra-Variations est une oeuvre d'une extrême poésie. Poésie du geste et de l'épure que la mise en scène signée Ko Murobushi ponctue à merveille.

Le final, corps à terre encadrés d'une pluie de sable s'échappant des cintres signait un travail magistral, épuré mais émotionnellement très fort.

Et même le salué ritualisé à l'extrême était plein de cette grâce posée qui avait ponctué tout le spectacle.

Meriem Souissi

Danse



Zarathoustra Variation

Date butoh

Le Gallia théâtre (Saintes)

Par [Philippe Verrière](#)

De *Zarathoustra*, pièce de Ko Murobushi (1980) pour Carlotta Ikeda et la compagnie Ariadone, on est passé à *Zarathoustra Variation*, co-signée par ces deux figures de la danse butoh. Mais vingt-cinq ans plus tard, la puissance hypnotique de la pièce demeure intacte.

C'est un mouvement lent comme l'angoisse, une sensation de plonger dans une masse duveteuse et limpide à la fois. C'est une traversée autant qu'un spectacle. Pourtant, posément, *Zarathoustra Variations*, reprise quelque vingt ans plus tard d'une pièce fondatrice de l'introduction du butoh en Europe, possède tous les éléments d'une analyse. Il y a l'histoire : Carlotta Ikeda rencontre Ko Murobushi et la troupe butoh Dai-Rakuda-Kan (Théâtre du Grand Chameau) en 1974 et crée la compagnie Ariadone no kai. C'est la première troupe de butoh exclusivement féminine, ce qui est en rupture complète avec les habitudes prises. En 1980, Ko Murobushi chorégraphie pour Ariadone et Ikeda ce *Zarathoustra* et c'est avec cette pièce que la compagnie arrive en Europe. Ce fut pour le public occidental un choc. Il y a donc un style artistique. On découvrait cette lenteur de spectre, cette outrance des propos. La nudité sans sexe, cette chair sans sensualité, cette cérémonie sans dieu. Et il y a Nietzsche, ou plus exactement, un assez étrange oubli du philosophe : « *Je dis plus précisément : nous sommes le contraire de l'œuvre de Zarathoustra, un Zarathoustra pervers : alors que Nietzsche pense ce point de l'Occident vers l'Orient, nous, nous le jetons depuis l'Orient* », dit Ko Murobushi. Dernier élément, il y a ce retour, assez paradoxal pour un mouvement artistique qui ne met pas la notion de patrimoine au centre de sa démarche, sur une pièce ancienne, sur une manière de répertoire.

Plongée dans l'ambiguïté des corps

Pourtant malgré tous ces points suscitant l'analyse, *Zarathoustra Variation* défie la réflexion. La pièce a beaucoup changé, ne serait-ce que parce qu'une bonne moitié de l'effectif est d'origine occidentale, mais elle dégage les mêmes sensations qu'à l'origine. Visuellement splendide, avec cette robe rouge sang sous les projecteurs, avec un miroir comme horizon, avec ces cascades de sable sur les corps nus des femmes, en sept tableaux, la pièce n'évolue pas, ne semble procéder d'aucune dramaturgie. Les images s'enchaînent, les corps grimacent. Une étrange torpeur saisit, qui fait perdre et le sens de la durée et l'exigence de logique. On accepte aussi bien ces sorcières très drôles et grotesques, que cette figure féminine et solitaire, abandonnée sous la lumière dans une lenteur hiératique. La force de cette pièce est là, en ce qu'elle n'est pas complètement un spectacle, mais aussi une expérience de plongée dans l'ambiguïté des corps, attirante et repoussante à la fois, sans pour autant renoncer à être un spectacle.

Zarathoustra Variation. Chorg. Ko Murobushi et Carlotta Ikeda. Compagnie Ariadone. Le Gallia théâtre (Saintes). Dans le cadre du festival Les Eclats Chorégraphiques.

Photo : Jean-Pierre Tutard

Les tableaux métaphoriques d'un butô intimiste

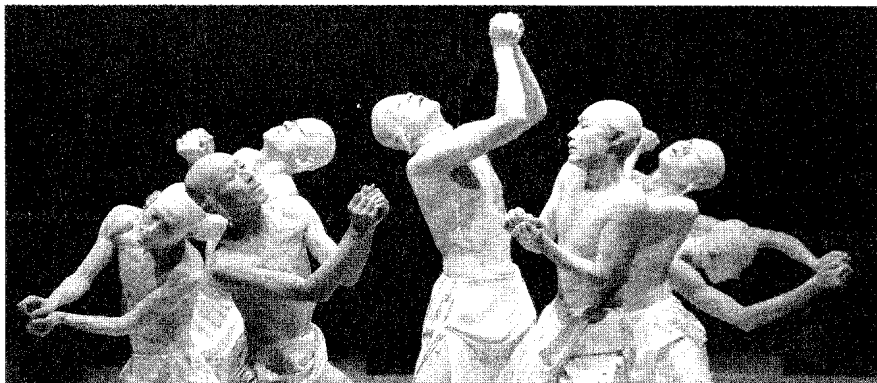
DANSE

A Paris, les nouvelles pièces des chorégraphes japonais Carlotta Ikeda et Ushio Amagatsu

C'était il y a quarante-six ans à Tokyo. Le butô, « danse des ténèbres » pétrie des cendres de la bombe atomique, signait son acte de naissance avec une pièce du danseur Tatsumi Hijikata (1928-1986). Un adolescent vêtu d'une culotte jaune – le fils d'Hijikata –, simulait un acte sexuel avec une poule qu'il étouffait entre ses cuisses. La performance inspirée par un argument de l'écrivain Yukio Mishima s'intitulait *Kinjiki* (Amours interdites) et mettait aussi en scène le viol du jeune homme par un adulte.

Depuis, ce théâtre de la cruauté nourri de Lautréamont et de Sade s'est déployé dans une quête viscérale plongeant à la source de l'être. Il s'est aussi paradoxalement crispé dans un catalogue d'images trop repérables : corps poudrés de blanc ramassés en position fœtale, visages tordus, pieds et mains recroquevillés. Effrayant selon certains, passionnant pour d'autres, tant cette descente archaïque met aux prises avec l'énigme du vivant, le butô reste méconnu. S'il exhibe encore souvent ces « corps débilisés » comme les avait baptisés Hijikata, seule beauté possible pour dire non à la bombe atomique, à la colonisation américaine, il entend surtout retrouver une posture originelle dressée contre tous les esthétismes.

C'est en assistant à un spectacle d'Hijikata dans les années 1960 que les chorégraphes japonais Carlotta Ikeda, qui fait l'objet d'un livre aux Éditions Favre, et



« Toki » (Un instant dans les temps entrelacés), d'Ushio Amagatsu/C' Sankai Juku. AGATHE POUPENY

Ushio Amagatsu, à l'affiche du Théâtre de la Ville, décideront de tailler leur route. La première crée sa compagnie féminine Ariadone en 1974. Le second ne travaille qu'avec des hommes au sein du groupe Sankai Juku, fondé en 1979. Tous les deux imposent une œuvre puissante, dont les excès se sont déplacés sans que la danse y perde sa saveur acide et son sens philosophique.

La liberté magistrale

De son vrai prénom Sanaé (pousse de riz), Carlotta Ikeda revendique un butô « à la frontière de la normalité et de la folie pour atteindre une sorte d'effacement de soi comme dans le bouddhisme ». Dans ses solos comme dans ses pièces de groupe, elle sublime cette danse de la non-forme en un art de la métamorphose. Gamine, folle sorcière, poupée brisée, vieillarde, Carlotta Ikeda endosse les multiples visages

du féminin pour atteindre une extase ravagée nourrie d'un solide sens du grotesque.

La liberté magistrale du butô que chacun fait évoluer selon sa singularité prend chez Ushio Amagatsu un ton plus esthétique, aussi cru et dérangeant soit-il. Avec Sankai Juku, le chorégraphe a évolué vers des cérémoniaux d'une beauté intense soufflée par des musiques planantes. La violence et la morbidité (le décès accidentel d'un danseur suspendu par les pieds lors d'une performance à Seattle en 1985 infléchira son parcours vers une danse comme recueillie) se sont atténuées.

Au fil du temps, les corps révoltés ont laissé la place à des silhouettes androgynes, enveloppées de robes corolles, et le crâne chauve. Dans des architectures sobres scandées d'eau, de sable, de sang, ces « êtres du milieu entre le masculin et le féminin un peu comme un hermaphrodite », selon la formule d'Amagatsu, électrisent

l'air au gré de leurs ondulations. La transe semble plus douce, mais tout aussi profonde. Chaque spectacle d'Ushio Amagatsu depuis ses débuts dure une heure vingt-cinq et compte sept tableaux. Chacun boucle à sa façon l'énigme de notre trajet entre naissance et mort. ■

ROSITA BOISSEAU

Toki (Un instant dans les temps entrelacés). Sankai Juku au Théâtre de la Ville, place du Châtelet, Paris-4^e. M^e Châtelet. Du 15 au 30 décembre. 20 h 30. De 13 € à 26 €.

Reprise de Kinkan Shonen. Du 15 au 21 décembre. Tél. : 01-42-74-22-77. De 13 € à 26 €.

Carlotta Ikeda. Ed. Favre. Photos de Laurencine Lot. Introduction de Jean-Marc Adolphe. 192 p., 39 €.

Youlei no kot oba, de Carlotta Ikeda. Festival Faits d'hiver. Les 18 et 19 janvier au Café de la Danse, 5, passage Louis-Philippe, Paris-11^e. Tél. : 01-42-74-46-00.

CULTURE

Les énergumènes du festival Faits d'hiver-Danse

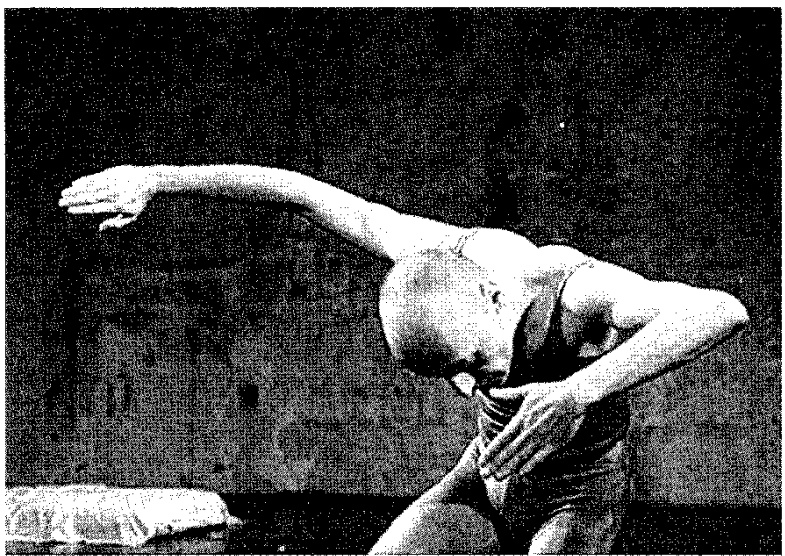
DANSE

Entre violence et rire, Fabrice Dugied, Graziella Martinez et Carlotta Ikeda se sont exposés avec force

Ami-parcours, le festival Faits d'hiver-Danses d'auteurs affirme son soutien à des personnalités singulières. Depuis le 12 janvier, se sont succédé l'icône Fabrice Dugied, l'extravagante Graziella Martinez, l'offensive Carlotta Ikeda. Trois énergumènes comme on en voit peu dans la danse contemporaine.

Au Regard du Cygne, studio situé sur les hauteurs de Belleville, Fabrice Dugied s'est lancé sans filet autre que sa sincérité dans un solo autobiographique, *La Déconstruction du Lego*. Depuis son enfance, chahuté par la maladie, la vie de Fabrice Dugied est conditionnée par sa passion de la danse. C'est très beau et terrible ce chemin parcouru par cet « *homme adulte pas du tout dans la norme* ». Sur le thème du « Je me souviens » de Perec, cette boule de nerfs raboute des fragments de son parcours pour composer un album de famille très personnel. Avec quelques morceaux de tissu, un pyjama, une perruque, Fabrice Dugied, qui sait aussi être drôle, ressuscite son passé à travers ses expériences corporelles marquantes. Dans ce dévoilement de soi, secondé par sa complice la danseuse Amy Swanson, il concocte, entre pudeur et exhibition, un très saisissant mélange de confidences et d'anecdotes sur le monde de la danse.

Dans un registre aussi transparent, bien qu'elle soit maquillée comme une voiture volée, la chorégraphe argentine Gra-



Fabrice Dugied dans « La Déconstruction du Lego ». AGATHE POUPENEY, PHOTOSCENE. FR

ziella Martinez, 67 ans, collaboratrice, dans les années 1970, de Copi et de Jorge Lavelli, organise le plateau, pour sa fiction *Cérémonies*, comme son appartement. Ce solo à plumes et paillettes balaie tous les registres d'une femme qui a choisi l'excès comme mesure de survie. Gitane, geisha, meneuse de revue, tout est possible à Graziella Martinez, qui enfile les uns sur les autres ses vêtements de récupération avec le détachement d'une princesse déchue. Ce clown tragique danse comme si elle n'était pas tout à fait là. Lorsqu'elle lève ses immenses yeux charbonneux, on y lit une telle dérision et une telle ironie qu'on ne peut que succomber à son charme sombre.

La Japonaise Carlotta Ikeda, programmée au Théâtre Silvia-Monfort, offre dans *Zarathoustra Variations*, pièce pour six danseuses chorégraphiée avec Ko Muro-

bushi, la lecture pleine de verdeur d'une pièce conçue en 1981. L'éclat violent de ce spectacle reste quasiment inentamé. Sur un ouragan sonore, les femmes se transforment à tour de rôle en hyènes, sorcières, rockeuses, et s'accrochent aux fesses les unes des autres pour une invraisemblable chenille. Ces filles en string et en folie osent tout ce qu'on apprend aux femmes à éviter. Leurs grimaces et leurs hurlements de sales gamines arrachent des éclats de rire. C'est déjà beaucoup. ■

ROSITA BOISSEAU

Faits d'Hiver, 15, rue Geoffroy-L'Asnier, Paris-4^e. Jusqu'au 2 février. Prochains spectacles : *Dream On*, de Magali Milian (19 heures), et *Défilé de fuite*, de Faizal Zeghoudi (21 heures). Les 27 et 28 janvier. Théâtre du Lierre, Paris-13^e. Tél. : 01-45-86-55-83. De 8 à 18 euros.

LES 28^{ES} HIVERNALES DE DANSE

Zarathoustra ou le retour à la nature primitive du monde

Retour à la nature primitive du monde. Au cœur des racines de l'homme, dans le plasma de la terre. Le théâtre de Cavaillon a accueilli jeudi et vendredi soir une étape des 28^{es} Hivernales de danse d'Avignon avec Zarathoustra de Carlotta Ikeda et de Ko Murobushi. Les deux chorégraphes et danseurs japonais reprenaient le spectacle de Butô. Une danse contemporaine du pays du Soleil levant qu'ils ont fait découvrir à l'Occident 25 ans plus tôt. Une variation d'expressions et de douleurs née il y a 40 ans de la perte de divinité de leur empereur. Les tableaux se succèdent, plus glauques, plus froids. Six danseuses et Ikeda sur le plateau pour exciser l'intérieur de l'humain. Des gestes lents, mesurés, les vi-

sages empreints de haine et de barbarie, de violence non retenue. Carlotta Ikeda en rouge glisse dans cette ambiance surréaliste. On plonge dans la première partie du "2001, Odyssée de l'espace" de Stanley Kubrick et sous les pluies noires d'Hiroshima. On tue pour survivre autour du pilier du savoir. Décalé sur la scène que les danseuses contournent, évitent. Elles s'y appuient et la repoussent jusqu'à ce sable qui tombe en pluie égrenant à l'infini le temps qui passe sans rien changer. L'esthétique règne, s'impose devant la dureté et la sauvagerie. L'éclairage et la scénographie sobre apportent au lugubre et à l'étrange plastique. Le public est orphelin d'une émotion intacte.

Bruno ALBERRO ■



Zarathoustra, quand six danseuses et Ikeda danse pour exciser l'intérieur de l'humain.

RETOUR SUR... ■ "Zarathoustra variations"

Les troubles créatures d'Ikeda

Elles sont six créatures, danseuses, surgies de sombres abysses. Corps déjetés, écartelés, elles se meuvent en suivant le rythme lent d'une longue plainte musicale. Qui sont-elles ? Furies, sorcières, chimères, femmes hydres à la peau crayeuse et tuméfiée, au regard rougi, elles dansent "Zarathoustra variations", pièce majeure du répertoire butoh, la « danse des ténèbres », née dans un Japon horrifié par Hiroshima.

Vingt ans après sa création qui fit choc dans l'histoire de la danse, l'œuvre vient d'être reprise par ses chorégraphes, Carlotta Ikeda et Ko Murobushi. A Limoges, elle a été accueillie au théâtre de l'Union, dans le cadre des Itinéraires chorégraphiques, initiés par les centres culturels.

Les créatures évoluent donc dans une zone de l'obscur vaguement éclairé, tantôt le crâne lisse, tantôt la tête hérissée d'une broussaille de cheveux. Elles vont, tantôt parées d'étoffes somptueuses, tantôt affublées de douteux et informes oripeaux. Reptiliennes, elles savent aussi ramper, de tout leur corps glabre, blanc, nu.

Leur danse est si unanime qu'elles semblent ne faire qu'un seul corps, un seul être, griffu et grimaçant. Ce prodige

des ténèbres est doté de six têtes et douze yeux, qui se plissent, s'étirent et se révoltent. Jusqu'à la transe, cette hydre danse ses rires et ses cris. Que nous raconte-t-elle, la fin ou le commencement des temps, la naissance ou la décomposition ? Ses rictus révèlent aussi, terribles, la profonde vulgarité d'une époque, toute une humanité porcine.

La tension d'être

Incandescente est la septième créature, la danseuse Carlotta Ikeda. Elle tend son visage blanc et impassible en direction d'un ciel devenu bien vide, depuis Zarathoustra... Ses bras de pantin en livrée carmin s'élèvent peu à peu, pour immanquablement retomber. Sur les accents d'un jazz mélancolique, la femme en rouge danse tour à tour la quête et l'effroi, le désarroi, la luminosité incertaine, l'espoir ténu, quand d'un coup elle se défigure, d'un simple gonflement des joues. Puis pivotant sur elle-même, la danseuse reprend son lent mouvement qui exprime toute la tension d'être au monde.

Ce butoh se compose et décompose en images fortes et marquantes, tandis que se propage une intense et grave émotion. ■

MURIEL MINGAU



TÉNÈBRES. Les danseuses de Carlotta Ikeda figurent un prodige des ténèbres à six têtes et douze yeux